

(Grasset) : « Mon livre est un appel » nous déclare **Bernard-Henry Levy**.

Il y a actuellement un flot d'ouvrages où des jeunes philosophes réexaminent à la lueur de leurs nouvelles certitudes le marxisme, le socialisme, le communisme. Parmi ces ouvrages, « les Maîtres penseurs », par André Glucksmann (Grasset) et surtout « la Barbarie à visage humain », par Bernard-Henry Levy (Grasset). Celui-ci, dans un livre dense et hostile, souvent remarquable, dresse le bilan de ses désillusions et expose ses espérances. Dans une interview exclusive à « Sud-Ouest Dimanche » B.H.L. parle. Il faut l'entendre au lendemain de la rencontre au sommet des leaders de la gauche. Vous avez appartenu, pendant un temps, aux proches collaborateurs de François Mitterrand. Votre livre ne marque-t-il pas vos distances face au Parti socialiste et à son leader ?

Ne confondons pas. J'ai eu et j'ai toujours des relations personnelles avec François Mitterrand : je n'ai jamais eu en revanche le moindre rapport avec le parti qu'il dirige. Du reste, si mon livre a un sens, c'est de mettre en garde contre les abus possibles d'un pouvoir de gauche en Europe occidentale et en France en particulier. La « Barbarie à visage humain » est un livre de philosophie, mais de philosophie concrète, écrite pour les profanes, dans la langue de tous les jours, et où je pose, de manière très générale, les grands problèmes qui occupent et occuperont sans doute encore mes contemporains dans ce dernier quart de siècle.

Il y a toujours eu, vous savez, deux sortes de philosophes. Les philosophes « à la botte », ceux qui se contentent de chanter la louange du pouvoir, de servir ses représentants. Et puis les philosophes « résistants », ceux qui refusent la mise au pas et continuent à veiller contre les errements des princes de droite ou de gauche. Les intellectuels issus de mai 68 appartiennent à cette seconde catégorie. Ce livre est un peu leur manifeste et leur charte. Je voudrais qu'on le lise comme un effort pour réformer en profondeur les idées traditionnelles de la pensée de gauche.

Vous parlez comme si la gauche était déjà au pouvoir ?

Oui c'est vrai. Et c'est même une de mes thèses centrales : Dès lors qu'elle s'est marxisée, la gauche occidentale a repris la vieille fonction qui était celle du radicalisme dans l'entre-deux-guerres. Ou bien encore celle du christianisme à l'âge classique. Ce n'est pas assez dire qu'elle détient le pouvoir, car elle imbibe aujourd'hui, par ses idées, par ses hommes, par ses appareils, les moindres strates, les moindres pores de nos sociétés.

Et c'est pour cette raison que les élections de 1978 ont effectivement une importance historique : quelque chose comme ce que fut en 1958 l'arrivée au pouvoir du général de Gaulle. Alors que voulez-vous que fasse un intellectuel dans cette situation : Il lui faut dès aujourd'hui reprendre le drapeau de la résistance au nouveau prince.

En France, l'annonce de la victoire de la gauche est considérée par certains comme l'annonce d'une sorte d'âge d'or. Votre sentiment ?

Mon sentiment c'est que l'âge d'or n'existe pas, que l'idée de bonheur ne se conjugue jamais avec celle de société, que l'Histoire est ainsi faite que les hommes sont voués au mal de vivre, au manque et, comme je dis un peu pompeusement, au « maître ». Que pensez-vous que puisse faire l'Union de la gauche dans ce cadre millénaire qui est celui de l'Occident, et où les hommes n'en finissent pas avec la ronde infernale du tragique et du mal absolu ? Que valent les pauvres slogans socialistes s'il est vrai que, comme j'essaie de le prouver, l'histoire de l'humanité ne peut s'écrire qu'en lettres de douleur et de sang. Au fond c'est cela l'unité de mon livre : un livre pessimiste, le premier essai moderne de philosophie pessimiste, le premier à essayer de dire rigoureusement pourquoi le monde va mal et ne peut, selon toute vraisemblance, qu'aller plus mal encore.

Autrefois, on disait : le monde va changer de base. A présent, vous dites : le monde va changer de maître. Maître pour maître, ne vaut-il pas mieux un maître de gauche ?

Aujourd'hui, oui certainement. Demain, je n'en sais rien. Tout cela est affaire de conjoncture. Lorsqu'on part des principes de cette philosophie pessimiste que j'essaie d'élaborer, la politique devient affaire de morale, et les choix qu'elle suppose sont toujours provisoires.

Et puis il y a encore autre chose : je dis quelque part que les prophètes de bonheur sont bien souvent les plus redoutables oiseaux de malheur. Cela signifie que si l'on regarde l'expérience des sociétés socialistes existantes, on s'aperçoit que cette idée folle, déraisonnable de fonder une société bonne, a souvent pour résultat d'accoucher de la mort absolue et d'engendrer la pire des servitudes.

A la fin des fins, l'homme n'est-il pas voué à la barbarie ?

Oui naturellement. Barbaries à visage humain, barbaries sanglantes et meurtrières, barbaries hitlériennes, fascistes et staliniennes : tout indique que c'est là l'horizon de notre temps, le sort auquel notre espèce est vouée. Tout indique aussi que le fait totalitaire est la seule vraie révolution du XXe siècle, le vrai phénomène nouveau de toutes ces dernières années. Mais ce n'est pas une raison pour démissionner. Ce n'est pas une raison pour courber à nouveau l'échine. Et c'est notre mission, à nous autres les intellectuels, pauvres manieurs de mots, de concepts et de théories, que de brandir très haut le flambeau de la lucidité contre la tentation barbare. Mon livre est d'une certaine manière un appel : et il atteint son but si cet appel est entendu.

(Propos recueillis par Pierre Ysmal.)